Document generated on 08/06/2025 2:10 a.m.

Port Acadie
Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies

Ethnographie au Canada français : l'absence de prêtres collecteurs dans l'Ouest canadien

Dominique Sarny

Number 24-25-26, Fall 2013, Spring–Fall 2014

L'Apport des prêtres et des religieux au patrimoine des minorités : parcours comparés Bretagne/Canada français

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1019147ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1019147ar

See table of contents

Publisher(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (print)
1916-7334 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Sarny, D. (2013). Ethnographie au Canada français : l'absence de prêtres collecteurs dans l'Ouest canadien. *Port Acadie*, (24-25-26), 404–417. https://doi.org/10.7202/1019147ar

Article abstract

Les curés colonisateurs ont dominé dans l'Ouest, plus que les collecteurs auprès des populations canadiennes-françaises et immigrantes, si jamais ils ont existé. Ainsi, les prêtres collecteurs se retrouvent essentiellement, sinon exclusivement, chez les oblats auprès des populations autochtones. « Nous étions trop occupés à survivre pour s'occuper de notre culture », affirme Irène Thomas, l'une de nos informatrices de la Saskatchewan. Peut-on formuler une hypothèse pour expliquer ce manquement ?

Tous droits réservés © Université Sainte-Anne, 2013

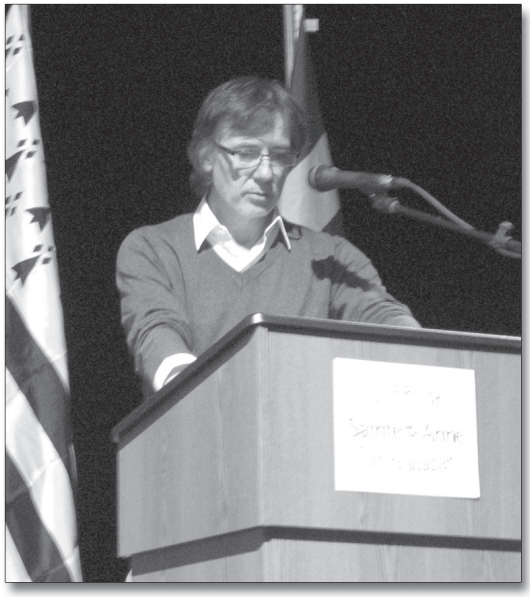
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Dominique Sarny

Ethnographie au Canada français : l'absence de prêtres collecteurs dans l'Ouest canadien

Dominique Sarny
Université de Régina

Résumé
Les curés colonisateurs ont dominé dans l'Ouest, plus que les collecteurs auprès des populations canadiennes-françaises et immigrantes, si jamais ils ont existé. Ainsi, les prêtres collecteurs se retrouvent essentiellement, sinon exclusivement, chez les oblats auprès des populations autochtones. « Nous étions trop occupés à survivre pour s'occuper de notre culture », affirme Irène Thomas, l'une de nos informatrices de la Saskatchewan. Peut-on formuler une hypothèse pour expliquer ce manquement ?

Les premières collectes ethnographiques auprès des francophones de l'Ouest canadien ont été réalisées assez tardivement. Au Canada français, « les œuvres de l'homme durable » célébrées avec ferveur par Félix-Antoine Savard et Luc Lacourcière[1], ne suscitent que peu d'intérêt chez les ethnologues à l'extérieur du Québec, de l'Acadie et de l'Ontario. Ce n'est qu'à la fin des années 1960, que Carmen Roy, attachée au Musée national de l'Homme à Ottawa (aujourd'hui Musée canadien des civilisations), effectue des enquêtes ethnographiques d'importance auprès des Canadiens français des provinces de l'Ouest dans le cadre d'une démarche muséale et de documentation d'une société canadienne en pleine mutation et aux multiples composantes ethnoculturelles[2]. Une dizaine d'années plus tard, Marcien Ferland publie au Manitoba un premier recueil de chansons traditionnelles françaises salué comme « une première pour l'Ouest canadien[3] ». La pratique ethnographique demeure toujours largement déficiente auprès des francophones de cette vaste région.

Ailleurs, au Canada français, la culture traditionnelle a soulevé l'engouement de prêtres et religieux dont les plus reconnus sont certainement Félix-Antoine Savard au Québec, Anselme Chiasson et Catherine Jolicœur en Acadie, Germain Lemieux en Ontario. Ils font d'ailleurs l'objet d'une attention particulière dans le cadre de cette publication. Leurs travaux

1. Luc Lacourcière et Félix-Antoine Savard, « Le Folklore et l'histoire », *Archives de folklore*, vol. 1, Montréal, Fides, 1946, p. 23.
2. Christine Bricault, Anne-Marie Desdouits et Dominique Sarny, « Rétrospective de la discipline : la conception du folklore de trois pionniers Marius Barbeau, Luc Lacourcière et Carmen Roy », *Ethnologies*, vol. 26, nº 2, 2004, p. 21-56.
3. Robert Bouthillier, *Canadian Folk Music Bulletin /Bulletin de musique folklorique*, vol. 16, nº 3, 1982, p. 36-37.

restent des références incontournables dans le domaine de l'ethnographie canadienne-française, des traditions orales plus précisément. Ce mouvement au sein du clergé qui voit naître un type particulier de collecteurs n'existe pas dans l'Ouest canadien francophone. Prêtres et religieux se consacrent à d'autres œuvres auprès des francophones dans le contexte de la colonisation de l'Ouest canadien dont ils sont les ardents promoteurs en vue de renforcer l'élément francophone et catholique dès la fin du XIXe siècle.

Il faut noter toutefois que l'absence de prêtres et religieux ethnographes[4] auprès des francophones de l'Ouest canadien contraste fortement avec leur exceptionnelle contribution auprès des populations autochtones de cette région. Il suffit pour s'en convaincre de citer l'immense travail de collectes ethnographiques et photographiques réalisé par les missionnaires oblats de Marie Immaculée dans ces régions. Plusieurs travaux existent et ont été publiés sur la base du matériel collecté par ces religieux dont le représentant le plus illustre est certainement Émile Petitot qui, au XIXe siècle, a produit une œuvre immense sur la base de ses observations dans les régions du lac des Esclaves et du delta du fleuve Mackenzie dans le Nord-Ouest canadien. Ce travail de collecte accompagne celui du missionnaire et soutient son activité d'évangélisation. Il diffère du rôle influent que le clergé, tant séculier que régulier, a joué avec beaucoup de zèle et plus ou moins de succès durant la période de la colonisation de l'Ouest canadien pour attirer des francophones dans cette région. Ici, le *prêtre collecteur* s'efface devant le *prêtre colonisateur*, figure incontournable de l'épopée colonisatrice et coloniale de l'Ouest francophone. Évoquer l'absence du prêtre collecteur dans l'Ouest canadien francophone renvoie à l'image imposante et incontournable du prêtre colonisateur, à son rôle et à son influence durant la colonisation de cette région. Mon intervention se limitera ici à émettre quelques éléments d'hypothèse pour une recherche qui mériterait d'être étendue non seulement à l'absence de prêtres collecteurs, mais s'attacherait également à expliquer le peu d'enthousiasme que soulève le terrain ethnographique des francophones de l'Ouest canadien auprès des ethnologues canadiens-français.

Le projet canadien-français et l'ethnologie

L'absence de prêtres collecteurs auprès des francophones de l'Ouest canadien fait écho à l'absence de collectes ethnographiques dans cette région. Il ne s'agit donc pas d'un phénomène isolé qui ne toucherait qu'un type particulier d'ethnographe. Ce manque d'intérêt apparent de la part

4. Dans ce texte, on utilisera indifféremment le terme de « prêtre collecteur » ou celui de « prêtre ethnographe » pour désigner un membre du clergé, régulier ou séculier, homme ou femme, engagé dans une activité de collecte ethnographique.

des ethnologues canadiens-français pour cette région surprend. À moins qu'il ne s'agisse d'un choix prioritaire dicté par un sentiment d'urgence au regard de l'immense chantier ouvert sur le terrain laurentien dès les années 1940. Le peu d'ethnologues (folkloristes) ou collecteurs professionnels ferait donc se concentrer l'ensemble des collectes au Québec et en Acadie, préalablement identifiés comme les foyers du Canada français. L'hypothèse est plausible et relativement facile à démontrer quoiqu'elle ne le fût jamais. Ce n'est, dans tous les cas, pas le résultat d'une omission ou d'une négligence, comme je vais l'expliquer.

Dès l'ouverture des terres à la colonisation de l'Ouest au tout début du XX^e siècle, le clergé catholique canadien-français manifeste un grand intérêt pour cette vaste région qu'il cherche à peupler de colons catholiques de langue française dans la perspective du développement et de la défense d'un Canada français où la langue et la religion tiendront une place de choix. La proximité des membres du clergé avec cette population migrante et mouvante, pourtant marquée par la diversité de ses origines, n'est pas une raison suffisante pour faire de ces prêtres des collecteurs. Ils cherchent davantage à encourager, organiser, développer, contrôler, administrer l'établissement des colons francophones jusqu'aux frontières des Rocheuses. Certes, le prêtre colonisateur est pleinement dévoué à sa tâche avec un zèle non démenti. Toutefois on peut se demander si les motivations qui justifient cette « conquête de l'Ouest » ne se heurtent pas à la réalité d'un terrain en rien propice à la thèse de l'immuabilité du peuple canadien-français ancré dans la ruralité et aux élans messianistes d'un clergé exalté. L'obsession identitaire qui anime l'élite clérico-nationaliste de la première moitié du XX^e siècle au Québec repose sur le postulat d'un « être accordé » avec ses origines, sa langue et ses traditions françaises, ancré dans sa terre et trempé dans la foi catholique. L'Ouest, nous le mentionnerons plus loin, est fondamentalement une terre de rupture.

L'argument ici proposé est que le soubassement idéologique et la déficience d'une véritable réflexion théorique qui fondent la pratique de l'ethnographie à ses débuts, la « mentalité d'assiégé[5] » dont elle s'accommode, explique son incapacité à rendre compte des réalités extérieures à son contexte d'émergence. Le Québec, rappelons-le, est alors régi par un mode de pensée unique clérico-nationaliste qui cherche à figer la population dans un style de vie immuable autour de valeurs fondamentales présentées comme les véritables traits identitaires des Canadiens français. On célèbre alors la ruralité comme unique milieu de vie et seule véritable alternative à la modernisation et à l'urbanisation croissante. Une paysannerie qu'il faut chercher à conserver et à protéger contre les mau-

5. Jean Du Berger, « Une ethnologie de contact », *Rabaska*, vol. 7, 2009, p. 30.

vaises influences du prolétariat. Lors du deuxième Congrès de la langue française au Canada en 1937, Lionel Groulx prononcera un discours exalté sur le thème de la vie rurale et de la paysannerie. « Je dis, affirme-t-il, que notre première constante, c'est notre vocation paysanne. Nous sommes nés et avons grandi en paysannerie.[6] » Dans un texte sur l'utilisation du folklore à des fins politiques en faisant le parallèle entre le premier Congrès international de folklore organisé à Paris en 1937 et le deuxième Congrès de la langue française au Canada tenu la même année à Québec, Catherine Velay-Vallantin a très bien mis en évidence l'adéquation des concepts fondamentaux de la *Volkskunde* allemande avec la thèse de la survivance française en Amérique dont Lionel Groulx est le héraut, même si, précise-t-elle, les congressistes de Québec adoptent la position la plus contestable de la *Volkskunde* sur les espaces linguistiques fermés qui les « situent dans une position défensive face à l'"invasion" anglophone[7]. » Désormais le travail des folkloristes visera à corroborer la thèse de l'immuabilité d'un peuple canadien-français ancré dans la ruralité. C'est dans ce contexte que furent créées en 1944 les Archives de folklore de l'Université Laval sous la ferme direction de Luc Lacourcière dont l'intérêt pour le folklore s'est « ressourcé dans l'exaltation rhétorique et idéologique des convictions de Lionel Groulx[8] » depuis son fameux discours de 1937.

Les collectes réalisées au Canada français s'inscrivent donc dans le cadre d'une idéologie ruraliste visant à reconnaître auprès de l'agriculteur et de la vie rurale en général, l'archétype du Canadien français et l'essence de l'identité canadienne-française. L'Ouest ne parvient pas à entretenir cet idéal canadien-français et le type d'homme lui correspondant. Ce terrain sera donc perdu pour la collecte. Membre du clergé catholique, le prêtre collecteur pourra chercher à valider, par la pratique du collectage, l'idéologie ruraliste dont il est question plus haut. L'absence de prêtres collecteurs dans l'Ouest francophone peut s'expliquer par un déficit méthodologique et une carence théorique qui favorisent une idéologie qui ne trouve pas dans l'Ouest un terrain propice à son développement.

Loin de représenter l'idéal canadien-français, l'Ouest est d'abord celui des Premiers peuples. Une terre qui devint vite un espace de multi-appartenance.

---

6. Cité par Catherine Velay-Vallantin, « Usages de la tradition et du folklore en France et au Québec (1937-1950) : l'investiture du politique », U*ne langue, deux cultures : rites et symboles en France et au Québec*, sous la dir. de Gérard Bouchard et Martine Ségalen, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997, p. 294.
7. *Ibid.*, p. 293.
8. *Ibid*., p. 299.

Les collectes ethnologiques engagées au Québec et en Acadie sont orientées vers un idéal canadien-français qui ne reconnaît pas l'apport fondamental des autochtones dans ce qui forge l'identité « canadienne » au sein de la vaste Nord-Amérique. Elles chercheront à valider des idées qui relèvent d'une certaine falsification de la réalité. Jean Morisset[9] n'hésite d'ailleurs pas à parler d'« identité usurpée », pour désigner cette part occultée de l'identité canadienne (-française) qui se nourrit de métissage indien.

L'Ouest sauvage

On pourrait comprendre l'absence de prêtres collecteurs dans l'Ouest canadien francophone en avançant l'hypothèse d'une terre autochtone, métisse. L'idéologie ruraliste qui fonde l'archétype du Canadien français se construit à l'écart de l'Indien et du Métis. Le Canada français se conçoit comme un ensemble homogène qui laisse peu de place à la diversité, à la différence, au brassage des populations et des cultures. Avant de le concevoir comme un espace de colonisation, de sédentarisation et d'exploitation, l'Ouest est le lieu du passage, de la rencontre. Ce terrain n'a jamais été représenté pour ce qu'il est vraiment, un espace de métissage. Cette particularité entre en contradiction avec une certaine quête de l'objet authentique représentatif des origines françaises qui a longtemps guidé les collectes ethnographiques au Québec et ailleurs au Canada français et en Amérique française.

Ces vastes Plaines de l'Ouest racontent une histoire humaine d'une extraordinaire richesse. On pourrait en douter devant l'immensité du territoire dont les caractéristiques naturelles ne semblent pas propices, de prime abord, à l'établissement de populations humaines. Cette terre dont on ne sait qui du vent ou du ciel habite le paysage se laisse davantage traverser que domestiquer. Les colons s'en rendent vite compte en faisant face, entre autres, à des conditions climatiques rigoureuses et à l'isolement.

Et c'est bien de longues migrations dont il fut d'abord question pendant des millénaires, du fragile monarque aux hardes de bisons devenus emblématiques de cet espace fuyant, avant que ne le parcourent des bandes de chasseurs nomades en quête de nourriture et de survivance, et dont les pratiques finirent par définir une aire culturelle sous l'appellation d'Indiens des Plaines. Autant de groupes indigènes qu'il importe de reconnaître ici : *Nêhiyawak* (Cris des Plaines), *Niitsitapii* (Pieds-Noirs), *Atsina* (Gros-Ventres), *Anishinaabe* (Ojibwés), *Nakhóta* (Assiniboines), *Nakhóda*

9. Jean Morisset, *L'Identité usurpée*, tome 1 : *L'Amérique écartée*, Montréal, Éditions Nouvelle Optique, 1985, 158 p.

(Stoneys), *Dakhóta* (Sioux-Dakotas) et *Tsuu T'ina* (Sarsis). Leur organisation sociale s'agence en tribus distinctes par leurs langues et leurs coutumes, mais la chasse au bison constitue leur point commun et leur principale activité de subsistance.

Bien plus tard, après le passage des premiers explorateurs européens et canadiens dont les plus hardis se risquèrent jusqu'au pied des montagnes Rocheuses, l'épopée des coureurs des bois et des voyageurs et le développement d'un vaste réseau de communications et d'échanges associé à la traite des fourrures favorisèrent de nouvelles alliances à l'origine du peuple métis à qui on doit les premiers établissements permanents dans les Prairies, souvent à l'emplacement des postes de traite. Ce pays invite au déplacement et à le parcourir dans son immensité.

C'est au confluent des rivières Rouge et Assiniboine, à l'emplacement actuel de Winnipeg au Manitoba, que naît la « nation » métisse après la fameuse bataille de la Grenouillère, en 1816, qui célébra, si l'on en croit la célèbre chanson de Pierre Falcon, « la gloire de tous les Bois-Brûlés[10] ». C'est aussi à cet endroit que l'on retrouve la plus forte concentration de Métis au XIXe siècle. « Métis », dont le terme pourrait être une déformation du mot « moitié », désignait originellement le fruit de l'union d'un blanc (français, écossais) avec une Amérindienne. Ce qui fait dire à l'historien Gratien Allaire que « la première francophonie [dans l'Ouest canadien] était métisse[11] ». S'il s'agit, écrit Jean Morisset, d'« un parler canadien, sauvage et animiste [...] si bien que le français constitue une langue seconde[12] », d'une langue en marge de l'académie, de l'autorité et du « bon parler » français, alors, on n'en doute pas, la première francophonie est métisse, profondément « canayenne ». Jean Morisset n'hésite d'ailleurs pas à affirmer que « nous étions "Francos" avant l'arrivée de la francophonie[13] ».

Vivant essentiellement du commerce (fourrure et *frétage*) et de la chasse au bison qui les conduisaient régulièrement sur les vastes Prairies, quelques groupes métis s'établirent de façon permanente dans le sud du Manitoba autour des années 1850 et 1860. En même temps que disparaît le bison, base de leur culture et de leur subsistance, la rébellion de la rivière Rouge en 1869-1870 provoqua une seconde émigration des Métis vers la Saskatchewan : une partie d'entre eux se dirigea vers le sud, dans la région

10. Tiré des paroles de la « Chanson de la Grenouillère » attribuée à Pierre « Pierriche » Falcon en 1816.
11. Gratien Allaire, « Le Rapport à l'autre : l'évolution de la francophonie de l'Ouest », dans *Francophonies minoritaires au Canada : l'état des lieux*, sous la direction de Joseph-Yvon Thériault, Moncton, Éditions d'Acadie, 1999, p. 171.
12. Jean Morisset, « À la recherche du Canada errant ou le chant de l'impossible », *Les Cahiers de l'idiotie*, vol. 1, nº 1, 2008, p. 200.
13. *Ibid.*, p. 245.

de la Montagne-de-Bois, et l'autre vers le nord, sur les bords de la rivière Saskatchewan-Sud avec entre autres la fondation des communautés de Batoche et de Saint-Laurent-de-Grandin. Peu enclins à l'agriculture en dépit des efforts des missionnaires français pour les convaincre du contraire, les Métis tentèrent de persister en vain dans leur mode de vie traditionnel. Déjà à cette époque des arpenteurs dépêchés par les autorités fédérales parcouraient les vastes territoires de l'Ouest et refusèrent de tenir compte des lots de rivières qu'occupaient les Métis. Ces derniers réclamèrent sans succès des titres fonciers pour leurs terres craignant d'être spoliés au profit des colons blancs qui arrivaient par flots et s'appropriaient les meilleures terres. Les premiers affrontements sérieux entre les « Gens Libres[14] » et les premiers colons européens désireux de s'installer dans la région et d'en prendre le contrôle ne présagent rien de bon pour les Métis dont les revendications territoriales auront finalement peu d'écho auprès de la jeune nation canadienne. Devant l'indifférence du gouvernement fédéral, la frustration des Métis éclata en un conflit armé avec les troupes canadiennes sous la conduite de Louis Riel en 1885, à Batoche, sur les bords de la rivière Saskatchewan, condamnant le peuple métis à ne plus exister sur sa propre terre, « conspué ou banni du pays qui l'a vu naître et dont il a lui-même provoqué l'éclosion[15]. » Les Métis sont battus, Riel est exécuté, accusé de sédition. La répression qui accompagne la résistance du Nord-Ouest est fatale à la nation métisse qui ne jouera plus un rôle important dans le développement de l'Ouest.

Il existait donc avant la fin du XIXe siècle, avant l'ouverture des terres de l'Ouest à la colonisation, avant même la poussée immigrante des Canadiens français et des Franco-Européens (Français, Belges et Suisses) vers l'Ouest, une culture et un parler français dans les Prairies depuis près de deux siècles. Pourtant, cette francophonie historique et fondatrice, si elle est connue des spécialistes, ne fait l'objet d'aucune promotion auprès de la population francophone en général quand elle n'est tout simplement pas ignorée.

L'Ouest, répétons-le, est d'abord une terre autochtone où le métissage constitue la composante fondamentale. Cet espace s'inscrit, dès les premiers peuplements humains, dans une logique de multi-appartenance (un espace social = plusieurs identités pour le même sujet). Cette dimension est trop facilement évacuée des études sur la francophonie de l'Ouest qui s'ouvre à la colonisation dès la fin du XIXe siècle. Au regard des premiers Euro-Canadiens, c'est pourtant une terre qui n'existait pas – *Terra incognita* –

14. En référence au titre de l'ouvrage de Diane Payment, *The Free People – Li Gens Libres : A History of the Métis Community of Batoche, Saskatchewan*, 2e éd., Calgary, University of Calgary Press, 2008.
15. Jean Morisset, « À la recherche du Canada errant… », *op. cit*., p. 207.

avant de recevoir le premier coup de hache et d'être brisée par le soc de la charrue. C'est un point fondamental pour comprendre l'échec du projet canadien-français tel que conçu par une élite clérico-nationaliste de l'Est. Car la colonisation canadienne-française dans l'Ouest se conçoit et se construit à l'écart de cette autochtonie. Contre ceux qui sont déjà là et « qui sont une source de discordes par leur mode de vie[16]. » Cette réalité évacuée, les enquêtes ethnographiques auprès des Canadiens français de l'Ouest ne se situaient plus sur le terrain de la vérité, mais sur celui de l'idéologie. L'idéal canadien-français, quant à lui, poursuit une logique de mono-appartenance (un espace = une identité). Le terrain aurait pu être propice à de nombreux prêtres collecteurs s'il n'avait pas été pensé comme un espace neuf : il fallait d'abord le peupler, le défricher, le creuser, l'habiter, le cultiver, l'ouvrir enfin au monde et à l'histoire. Il s'agissait d'abord de créer cet « être accordé » désiré et célébré par Félix-Antoine Savard sur un modèle universel – universel chrétien s'entend –, attaché à sa langue, sa foi et sa terre, porteur d'une identité unique qui s'éloigne de toute idée de métissage. Cet « être accordé » n'est certainement pas incarné dans la réalité de l'Ouest francophone marqué par la diversité de ses origines. Et si jamais il existe, il faudrait davantage le chercher ailleurs du côté des Indiens et des Métis. C'est qu'en réalité, l'Ouest reste trop « sauvage » pour être appréhendé selon les mêmes termes et surtout avec les mêmes intentions qui animent les collectes sur l'espace laurentien.

C'est ainsi que l'Ouest francophone devint le terrain de nombreux prêtres colonisateurs. Terrain qu'ils avaient la mission de transformer en un espace où peut s'épanouir et se révéler « l'homme durable[17] », selon l'expression de Lacourcière et Savard ; l'homme porteur de la « tradition véritable ». Selon cette vision, le prêtre colonisateur aurait pu précéder le prêtre collecteur : l'un préparant le terrain à l'autre. Un terrain peuplé de Canadiens français bien ancrés sur leurs terres, fiers de leurs traditions, de leur langue et de leur foi catholique qu'une collecte ethnographique ne manquerait pas de confirmer.

Les Métis s'isoleront davantage au contact de cette population blanche de langue française nouvellement installée autour de leurs communautés : ils ne deviendront jamais des « Canadiens français ».

> Je me suis rendu compte, écrit Jean Morisset, que la désignation « Canadien français » est une traduction textuelle de « French

16. Pierre Imbert, « Les Trois R – ruptures, routes et réussite – dans les Amériques : entre l'oubli et la promesse » dans *Mythes et sociétés des Amériques*, sous la dir. de Gérard Bouchard et Bernard Andrès, Montréal, Québec Amérique, 2007, p. 146.
17. Luc Lacourcière et Félix-Antoine Savard, « Le Folklore et l'histoire », *op. cit.*, p. 23.

> Canadian ». Que les « Anglais », dans leurs textes, traduisent incongrûment « Canadien » par « French Canadian ». Que l'appellation « Canadien français » est un pur anglicisme, un nom emprunté, une image donnée par les autres.[18]

Le clergé n'avait pas d'intention positive à l'égard des Métis si ce n'est d'en faire des Canadiens français, des vrais « habitants ». En avril 1884, le père Camper décrit à M^gr^ Taché les Métis de la Baie des Canards (bord du lac Winnipegosis) comme négligents et paresseux au point que même les Indiens (les « sauvages ») veulent s'en éloigner[19]. On parle ailleurs de « groupe inférieur ». Les missionnaires déplorent leur réticence à obéir aux directives du sermon dominical et à contribuer au denier du culte.

Ces vastes plaines qui furent le terrain indivisible de tant de migrations, de traverses et de voyages deviennent celui parcellisé, fragmenté, d'un Canada qui s'éloigne de sa réalité autochtone, son origine et son véritable fondement, et qui cherchera la source de sa civilisation dans la lointaine Europe[20].

L'Ouest et la colonisation

L'historiographie canadienne fait une large place à la colonisation de l'Ouest insistant notamment sur le rôle qu'ont joué le clergé catholique et l'élite intellectuelle canadienne-française dans l'établissement des populations de langue française. Cette historiographie se situe davantage au niveau des représentations collectives, des idéologies dominantes et des institutions influentes au détriment d'une réalité plus ordinaire souvent en porte-à-faux avec les discours les plus éminents. Concrètement, sur le terrain de l'expérience vécue, « l'être accordé », cet idéal canadien-français, n'a jamais réussi à prendre racine dans l'Ouest qui reste pour des milliers d'immigrants une terre de rupture.

L'Ouest fascine en même temps qu'il effraye. Des hommes et des femmes de toutes origines et conditions, des plus modestes aux plus privilégiées, ont choisi de s'y diriger animés par une sorte de fébrilité mêlée d'inquiétude, se projetant résolument vers le futur. L'esprit d'aventure de certains rejoint le besoin de survivance d'autres que la misère a conduits vers l'Ouest animés par l'espoir d'une nouvelle vie et d'un avenir meilleur, « parce que, leur disaient tous ces prêtres colonisateurs [...] : un royaume

18. Jean Morisset, *L'Identité usurpée, op. cit.*, p. XV-XVI.
19. Archives de l'archevêché de Saint-Boniface, T29065-T29074, Camper à Taché, Saint-Laurent, 4 avril 1884.
20. John Saul, *Mon pays métis : quelques vérités sur le Canada*, Montréal, Boréal, 2009.

vous attend.[21] » Même si la réalité n'est pas toujours à la hauteur des rêves et des ambitions, l'Ouest reste ce vaste espace imaginaire dont la limite rejoint la ligne d'horizon que l'on n'atteindra jamais, mais qui continue d'attirer celui ou celle dont le regard ne peut s'en détourner. Espace imaginaire aussi bien que réel, l'Ouest se nourrit de surprenantes contradictions qui font des plus improbables récits d'explorateurs et de voyageurs, des documents riches « d'une vision du monde redevable aussi bien à un héritage et à un environnement culturels qu'à une projection individuelle de type fantasmatique.[22] »

Immigrants, colons et pionniers, viendront prendre un *homestead* et s'installer sur ces terres conquises où l'Indien et le Métis ont été mis à l'écart, à la marge de la Frontière qui existe pour répondre aux aspirations des seuls « *Canadians* » ou ceux qui aspirent à le devenir. « L'avenir n'est point à ces races affaiblies (Métis et Indiens), il appartient aux races européennes[23] », affirme un missionnaire oblat de la fin du XIXe au Manitoba. On encouragera ainsi l'immigration européenne et la venue de Canadiens français qui restent malgré tout décevantes. Suffit-il de se planter sur un sol pour y prendre racine ? En cherchant obstinément à faire pousser son grain sur des terres que la charrue n'a encore jamais retournées, n'est-ce pas au fond à lui-même que le nouvel immigrant cherche à donner des racines ? « L'enracinement, écrit Simone Weil, est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine[24] ».

L'urbanisation croissante de la population québécoise au début du XXe siècle et sa prolétarisation grandissante inquiètent les élites cléricales et intellectuelles de la belle Province qui rappellent au peuple canadien-français son attachement à la terre, à la foi et à la langue française.

Du côté québécois, on préfère la proximité des filatures de la Nouvelle-Angleterre aux terres du lointain Nord-Ouest en dépit des efforts (mouvement de rapatriement[25]) du clergé catholique pour attirer des colons canadiens-français dans les Prairies. Quant aux Français, aux Belges et aux Suisses, il faudra le zèle et l'optimisme d'ecclésiastiques influents et l'appui du gouvernement fédéral pour les convaincre de se lancer dans

21. Pierre Perrault, « Savard, poète ou chanoine », dans *Relecture de l'œuvre de Félix-Antoine Savard*, sous la direction de Roger Le Moine et Jules Tessier, [Montréal], Fides, 1999, p. 46.
22. Pierre Rajotte, « Les Récits de voyage dans l'Ouest canadien : une présentation », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 8, nº 1, 1996, p. 4.
23. Cité par Nicole St-Onge, « Cohabitation difficile : Métis, Canadien français et Bretons sur les rives du lac Manitoba (1881-1914) », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 6, nº 1, 1994, p. 59.
24. Simone Weil, *L'Enracinement*, Paris, Gallimard, 1949, p. 61.
25. Robert Painchaud, *Un rêve français dans le peuplement de la Prairie*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1986.

l'aventure de l'émigration. Le but avoué par le clergé est de contrer l'immigration anglo-protestante et de créer de véritables citadelles catholiques de langue française dans l'Ouest. L'Église voyait déjà dans l'Ouest des foyers de « contamination » anglo-protestants : « Le souffle saxon que nous respirons sans cesse a réussi à traverser la Manche. [...] Rien de surprenant qu'il nous ait quelque peu modifiés », affirme le prêtre colonisateur Geo Bilodeau. « L'ennemi de naguère, précise Bilodeau, opère plus violemment encore sur ces provinces où les contacts sont forcément plus fréquents.[26] » Les campagnes de recrutement en France et dans les autres pays francophones d'Europe n'auront pas le succès attendu. Il est vrai que, quelques années plus tôt, dans les années 1880, l'immigration de « Francissons[27] » avait provoqué l'hostilité de la société ultramontaine québécoise. L'expérience en avait refroidi certains. Désormais, le colon idéal devra être déjà gagné à la cause du catholicisme triomphant et ainsi devenir le *Défenseur du Canada catholique et français*, pour reprendre le titre d'un journal fondé par l'un des plus célèbres prêtres colonisateurs de l'Ouest, l'abbé Jean Gaire. Car l'Ouest francophone c'est d'abord l'affaire des prêtres colonisateurs.

> Les fondements essentiellement sauvages de la Franco-Amérique, écrit Jean Morisset, sont combattus avec acharnement par ses propres élites au point d'en nier l'existence et de les rendre anathèmes [...] tentant de rédimer notre passé par une illusion de plus afin de masquer l'état de Métis qui nous hante.[28]

Dans cet univers débarrassé, détourné de son identité première, sur cette terre « démétissée », le clergé a de la difficulté à imposer sa vision messianiste et agriculturiste auprès d'une population immigrante francophone engagée « à poser les gestes de l'empremier comme au commencement du monde[29] ». Dans ce contexte, l'absence de prêtres collecteurs n'est donc pas surprenante. La tradition ne s'exprime pas sur ce terrain « neuf » avec les mêmes accords d'harmonie, d'authenticité, d'immuabilité, de continui-

26. Geo Bilodeau, « La Colonisation et l'A.C.F.C. », *Quinze ans de vie française en Saskatchewan* sous la direction de l'Association catholique franco-canadienne, travaux présentés à la convention conjointe de l'A.C.F.C. et de l'A.C.E.F.C., tenue à Régina les 15, 16 et 17 mars 1927, Prince-Albert, Imprimerie La Bonne Presse, 1927, p. 117.
27. « Ainsi nommés parce qu'ils sont seulement francs aux saucissons qu'ils mangent tous les vendredis de l'année, même le vendredi-saint. » D'après Zacharie Lacasse, *Dans le camp ennemi*, Montréal, Librairie St-Joseph, Cadieux & Derome, 1893, p. 20-21.
28. Jean Morisset, « À la recherche du Canada errant... », *op. cit.*, p. 237.
29. Pierre Perrault, « Savard, poète ou chanoine », *op. cit.*, p. 46.

té voire de pérennité qui fondent l'activité de collectage. L'être, en ce qu'il est représenté dans la figure du colon, est ici en désaccord, en contradiction avec la formule de l'« être accordé » de Félix-Antoine Savard.

Si le prêtre collecteur est absent du terrain de l'Ouest, il en est tout autrement du prêtre colonisateur, véritable figure emblématique de la colonisation de l'Ouest canadien francophone. S'ils ne remplissent pas les mêmes fonctions, les deux caractères ne sont pas moins proches l'un de l'autre. Dans leur quête d'authenticité, de « la tradition véridique », certains prêtres et membres du clergé dont il est question dans le cadre de cette publication sont aussi les conservateurs des marqueurs de cette tradition. En 1944, au Québec, furent fondées les Archives de folklore de l'Université Laval. Fondateur et conservateur… Le prêtre colonisateur « est de par son rôle *un conservateur, un cultivateur et un fondateur*[30] » affirme, dans un discours devant l'Association catholique franco-canadienne de la Saskatchewan (ACFC) en 1927, le même Geo Bilodeau auquel j'ai fait référence plus tôt. Le rôle de *cultivateur* n'est pas ici à prendre au premier degré : « Il dirige vers les groupes déjà constitués mais encore faibles ce qui lui est possible de diriger afin que ces groupes atteignent plus vite l'âge de la … *virilité* », précise Bilodeau[31]. Devinerions-nous du *cultivateur* dans le prêtre collecteur ? Non pas tant dans l'acte de collecter que dans les motivations qui fondent le collectage. Si l'on garde le même ton analogique, le collecteur serait un *moissonneur*, là où le colonisateur serait plutôt un *défricheur* et un *semeur*. L'un prépare le terrain à l'autre. Au fond, dans le meilleur du monde canadien-français, le travail du prêtre collecteur pourrait se concevoir comme une suite du travail du prêtre colonisateur dans un contexte où « il faut la coopération de toutes nos influences sociales pour injecter constamment à la race menacée le tonique qui doit l'immuniser contre l'infection étrangère[32]. » Sans aucun doute, les objets de culture traditionnelle, si on leur reconnaît une authenticité française participent de ce tonique ! Et si on ne retrouve pas ce dernier dans l'Ouest, c'est que peut-être le terrain n'était pas assez préparé.

Chez les francophones et les colons en général dans l'Ouest, le rapport à la terre et à l'environnement est d'abord conflictuel. Il n'est pas harmonie. C'est une lutte. On cherche à le maîtriser, à le posséder. C'est la condition de la sédentarisation. C'est toute l'épopée de la colonisation de l'Ouest qui se construit, rappelons-le, en excluant les autochtones de cette histoire. Dans cet univers, ce monde qui se construit sur le rejet d'un autre, les coutumes et les traditions d'origine n'ont que peu ou pas de prise, ne sont que d'un faible recours, quand on ne cherche tout simplement pas à

30. Geo Bilodeau, « La Colonisation et l'A.C.F.C. », *op. cit.*, p. 118.
31. *Ibid.*
32. *Ibid.*, p. 117.

s'en défaire. Ce dernier point est d'ailleurs intéressant à souligner car, ne l'oublions pas, cette terre est aussi celle de la Frontière – qui permet de se libérer d'un certain nombre de contraintes et de se projeter, de s'imaginer, dans un avenir autre et meilleur. Cette terre ouverte est aussi terre de la rupture en opposition à l'espace de la continuité et de la tradition que recherchent les élites catholiques et les idéologues du Canada français. Dans ce contexte, peu de collectes ont été réalisées auprès des francophones de l'Ouest canadien. Aucune ne l'a été par des prêtres collecteurs.

Barry-Jean Ancelet, Kenneth Deveau, Dominique Sarny et Normand Beaupré